

# Journée ARTEA 28 septembre 2019

« Je parle trop ? »

## Esquisse d'un transfert au féminin

Florence Cartairade, psychologue, Psychanalyste

Lorsque Marika Bergès m'a demandé de réfléchir sur la question d'un transfert qui serait spécifique à la relaxation thérapeutique et en quoi ce transfert serait spécifique, cette réflexion m'a plongé dans une grande perplexité. Pour moi cela n'avait rien d'évident ! Mais j'avais mordu à l'hameçon et me suis mise au travail !

Je vais donc vous présenter ce qui de mon point de vue pourrait illustrer une des spécificités du transfert en groupe de relaxation thérapeutique Bergès, à partir d'une jeune fille que nous avons accueillie dans le groupe des adolescents et dont j'étais la référente.

Cette jeune fille, que j'ai choisi de prénommer **Elhéra**, nous est **adressée** par sa psychothérapeute à propos de son rapport au corps, de la manière qu'elle a de le maltraiter : elle a toujours mal quelque part et se blesse fréquemment : entorses, foulures, fracture. En séance de psychothérapie, elle est diffluente, part dans tous les sens enchaînant les sujets, mais nous dit sa psychologue, rien ne peut se questionner.

Elhéra parle sur un mode logorrhéique, pénible à écouter, d'ailleurs très vite « on » ne l'écoute plus.

Nous faisons alors l'**hypothèse** que l'expérience de la relaxation en groupe pourrait lui permettre d'investir son corps autrement que dans sa réalité douloureuse, sur un mode d'économie psychique moins coûteux pour elle, dans une relance de sa curiosité.

L'autre **indication** concerne plus particulièrement l'intérêt pour cette jeune fille d'être accueillie dans le **groupe de relaxation**

**thérapeutique.** Sa thérapeute évoque l'intérêt qu'elle se retrouve une avec d'autres, ayant en tête la question de sa place dans la famille.

**Le jour de notre première rencontre,** Elhéra est accompagnée par son père. Lorsque je vais la chercher dans la salle d'attente, elle est assise sur ses genoux le pouce dans la bouche alors qu'elle a 11 ans et demi. Première image d'un ajustement erroné !

Je découvre son allure plutôt masculine, le cou rentré dans les épaules, un peu voûtée, de grands cheveux encadrent son visage, pas d'investissement particulier en ce qui concerne des accessoires féminins, d'elle se dégage une impression qu'elle ne prend pas grand soin de son aspect.

Lors de cet entretien préalable, en réponse à ma question sur ce qu'elle viendrait chercher en relaxation, Elhéra se présente : « Je suis très nerveuse, j'ai du mal à m'endormir, je me réveille au milieu de la nuit. Mes parents, l'école : *tout le monde se plaint* de mon agitation et de mon manque de concentration ! Pour illustrer son propos elle reprend l'image de la directrice : « Image d'un Ouistiti posé sur un cactus ! ». Elle enchaine sur sa petite sœur qui l'embête beaucoup, sur la grande qui, elle, travaille très bien, « mais on s'entend parfaitement ! », annulant aussitôt tout soupçon de rivalité. Elle finit en associant sur sa meilleure amie dont les parents sont séparés.

Elle commente : « **Quand on se sépare, il nous arrive toujours quelque chose !** ». ???

Sont posées dès lors de cet entretien préalable ses angoisses de séparation, de mort, la question de sa place dans la famille, l'inconfort des épines du cactus avec la question de son être en devenir : Un ouistiti a-t-il un genre ?

**A propos de la place occupée dans sa famille,** Elhéra est la deuxième d'une fratrie de 3 filles, chacune porte un prénom

commençant par « EL » sur le modèle du prénom de leur mère Elaine, Eleanor, Elhaé et Elodie.

Lorsque nous rencontrerons cette mère, elle nous parlera de ses filles avec une indifférenciation entre les 3 : « Elles sont toutes pareilles, quand ce n'est pas l'une qui se blesse, c'est l'autre ! Je ne sais jamais qui à quoi ! ». Se faire mal serait-il à entendre comme un trait familial ? un signifiant familial ? Mais comme sa fille, la mère n'en questionne rien. Elle en fait un constat. Ni attention spécifique, ni reconnaissance d'un éprouvé particulier...

Le père lui aussi dénie toute individuation, et infantilise sa fille lorsqu'il s'adresse à elle en se moquant d'elle. La parole d'Elhée ne compte pas, ce qui lorsqu'on en est témoin est particulièrement insupportable !

**Lors de la première séance de relaxation**, Elhée s'installe sur un tapis avec la moitié inférieure du corps en travers, désaxée, un peu comme la forme du « L ». Lorsque je lui demande si elle a quelque chose à dire, elle se plaint de maux de tête, de hanche, d'une écharde au doigt, de son stress à l'idée de participer au cross avec le collègue. Je n'arrive pas à l'interrompre. Je lui propose de penser à une image de calme, elle me répond qu'elle a **peur de perdre sa respiration** ! et de fait, elle est en apnée !

Cette première séance introduit le **signifiant Respiration** qui va se décliner tout au long de la cure.

Les séances suivantes jusqu'à celles du dos vont se dérouler sur ce même mode : Elhée parle, parle, une véritable logorrhée ! elle s'entoure d'un bain sonore et tout son corps participe à sa voix, dans une tension palpable que je ressens. C'est comme si elle n'était présente que par cet organe.

La dimension vibratoire donnerait-elle une perception du réel de son corps clivée avec le sens d'un discours que je ne ressens pas comme m'étant adressé ? Cette façon de parler, sans ponctuation, serait à entendre comme une tentative de me retenir le plus longtemps possible auprès d'elle. Division subjective non pas dans le discours mais à travers son corps ?

Je me sens captive, soûlée par ce flot de paroles, où je guette une respiration pour lui proposer de penser à une image de calme, elle s'agrippe d'abord à mon regard, puis à ma voix. Et quand je me relève pour aller vers un autre, elle s'agrippe à un élément mural : le puzzle des lettres de l'alphabet associé à des animaux qu'elle s'efforce d'apprendre par coeur. **Sa pensée s'occupe et elle s'occupe à penser pour ne pas avoir affaire à l'absence.**

La détente n'est alors pas présente.

Elle semble mal à l'aise dans ce corps qui a grandi vite, trop vite ? alors qu'elle n'arrive pas à se débarrasser du suçotement de son pouce. Ce décalage, cette dysharmonie me rappelle ce tableau d'elle sur les genoux de son père.

Impression qui renvoie au diagnostic de précocité qui lui a été donné après la passation d'un bilan. Le paradoxe des enfants précoces appelés « enfants-vieillards. C'est Sandrine Calmettes-Jean dans un article intitulé : « Surdoués : Quels pensements ? » (pe et non pa) qui insiste sur le paradoxe de ces enfants précoces appelés « enfants-vieillards ». Je la cite : « J. Lacan a rappelé la fonction de la hâte en logique : la hâte à conclure pour ne pas rester en suspens. » Le doudou de l'enfant précoce serait-il le calmant qu'il s'est trouvé avec sa pensée et son discours ? Cette pensée en arborescence qui se substitue à l'objet transitionnel viendrait remplir le même office pour ses parents. Sauf qu'à ce moment-là, l'enfant n'est pas compté pour ses parents.

**Les séances autour du dos** vont inaugurer un changement dans son discours. Elhéra souffre d'une petite scoliose qui va peut-être l'obliger à porter un corset de nuit. Elle commente : « **il y a toujours un endroit de mon corps pour me rappeler qu'il me fait mal.** ». Elhéra s'arrête un moment avant de poursuivre sur son amie qui l'a délaissé pour une autre et dit : « **je me sens seule.** La nuit je me réveille, **j'ai peur qu'il y ait quelqu'un qui rentre,** je voudrais un chat. »

Le changement vient du fait qu'entre les 2 propositions j'entends le lien associatif et qu'il y a eu un moment de suspension, d'intériorisation de sa pensée entre les 2.

Est-ce dans la résonnance du signifiant *jonction* (phrase qui accompagne la proposition de relaxation du dos) : « Les muscles du dos font la jonction entre les muscles des membres inférieurs et les bras, les épaules... » ? Est-ce la désignation de cette partie du corps qui n'est pas visible, le dos où le danger peut venir par derrière comme l'expression : recevoir un coup de poignard dans le dos qu'Elhéra pense à la trahison de son amie ? L'association sur un état de vulnérabilité, comme lorsqu'on s'apprête à s'endormir où il faut lâcher prise ? La peur d'une intrusion dans sa chambre qui accompagne un état de vigilance, de maîtrise. Dans ce sens, le port du corset viendrait-il renforcer la protection du corps avec l'image d'une armure ?

**Cette séance constitue un premier point de bascule dans sa cure.** Pour la première fois, Elhéra fait un lien entre un ressenti douloureux dans le corps et la douleur qu'elle ressent à la pensée de la trahison de son amie. Pour la première fois, c'est elle qui parle. Elle fait sienne sa pensée, elle entend ce qu'elle dit, en témoigne ce temps de suspension entre 2 propositions.

La palpation du dos sur les côtés, la proposition qu'elle plie ses jambes pour sentir la différence d'état de confort lorsqu'elle est allongée (par rapport à sa cambrure) et qu'elle accepte à cette séance vont lui permettre d'expérimenter un état de détente. A la séance d'après, elle trouve comme image : « **le vent...** dit-elle et poursuit « comme un élément qui ignore l'autre, chasse le pincement de la jalousie, rend plus légère. » Une première métaphore.

**A la séance sur la nuque,** Elhéra tousse beaucoup. Une toux d'irritation, de nervosité. Ce jour-là elle ne peut s'installer confortablement malgré mes propositions. Elle commence à parler de sa sœur qui a une gastro, puis fantasme qu'elle même pourrait souffrir d'une appendicite avec comme conséquence d'être empêchée de partir en colonie de snowboard, les vacances de

février approchant... Elle me confie que lorsqu'elle va à la piscine elle se sent oppressée, elle n'aime pas du tout, « ce n'est pas agréable d'avoir la tête sous l'eau, je grelotte, pareil à la mer, je déteste, c'est plein d'algues et de méduses. J'ai peur de me noyer. »

Lors de cette séance, la décontraction de la nuque inclut la décontraction des muscles de la mâchoire. La région cervicale est très concernée par tout ce qui est vigilance, état d'alerte. Cette région particulièrement sollicitée de par sa logorrhée semble réveiller chez Elhéra beaucoup d'angoisses à l'idée de se la représenter autrement qu'en tension vibratoire continue. Lorsque je reviens vers elle, elle me dit qu'elle était en train de penser aux « malheurs de Sophie » !

Je lui propose de mettre un coussin sous sa nuque car elle s'étouffe à moitié et lui indique que je vais me placer derrière sa tête pour lui faire sentir par de légères rotations de droite à gauche la décontraction de cette partie du corps, en l'accompagnant de la suggestion de détente des épaules, du dos, du cou, de la nuque jusqu'aux mâchoires qui se desserrent. Elhéra se laisse porter. Je sens le poids de sa tête qui devient plus lourd. Et lorsque je la laisse elle met sa tête sur le côté, apaisée. En partant, elle me lance : « **Ça m'a fait du bien cette séance, j'ai failli m'endormir !** »

Cette séance autour de la nuque, associée à la gorge, au souffle, à la respiration, lieu du lien entre le corps et la pensée, en continuité du dos et d'un axe corporel prend toute son importance.

Elle est présente, son corps est aligné, entier je dirais et non tronqué par une cassure. **Lorsque je sens le poids de sa tête devenir plus lourd, c'est comme si elle me la confiait et que nous partagions ce portage psychique. De l'agrippement au portage, chacune a sa place. De la séparation s'introduit.**

Elhéra revient de sa colonie de ski avec une entorse à la cheville droite et porte une attelle ! Elle m'avait bien prévenu que les séparations n'étaient pas sans effet ! Cette attelle (j'entends « à

elle » « Qu'a-t-elle ? » et attelage, la polysémie du signifiant !) image son besoin d'étayage et d'enveloppe.

Nous abordons maintenant l'étape de la **généralisation**. Elhéra m'interpelle aussitôt à propos d'une de ses lectures. « Au début, j'avais envie de lire mais il y a un meurtre à chaque chapitre ! Je finis par être morte de peur ». Elhéra enchaine à nouveau des idées sans que je n'entrevoie le rapport les unes avec les autres, je ressens à nouveau mon agacement et l'envie de la faire taire, je ne l'écoute plus ! Son angoisse est palpable lors de ce retour. L'interruption liée aux vacances a occasionné un retour des cauchemars, où il est question d'abandon et de mort. Je regarde ma collègue d'un air désespéré ! Tout d'un coup, j'entends Elhéra m'expliquer comment elle s'empêche de bâiller à l'école en coinçant un stylo dans sa bouche ! Je la fais répéter. « Ah non, là ce n'est pas possible de se faire mal à ce point. Tu te rends compte de ce que tu es en train de dire ! ».

Cette image du stylo qui m'a comme « réveillée » de ce sentiment d'être annulée, percutée par la sensation en miroir de la douleur infligée est paradoxale : lorsqu'on essaie de s'empêcher de bâiller on se contraint à fermer la bouche et à serrer les dents. Au lieu de ça, la solution trouvée par Elhéra consiste à forcer l'ouverture de sa bouche, donnant l'image d'une béance sans fond, sans bord.

Que cherche-t-elle à percevoir à travers cet éprouvé douloureux ? Comment a-t-elle appris à prendre soin d'elle ? de son corps ?  
**Comme si sa mère n'avait su transitiver ce rapport à son corps et à la façon de le protéger.**

Je reviens sur cette image introduite par Elhéra de cette bouche grande ouverte et sur la façon dont elle parle qui me fait associer sur ce que dit Bergès à propos de l'objet voix, comme objet « a ». S'appuyant sur la conceptualisation de Lacan à propos de la pulsion invocante définie comme une envie de « gueuler », je le cite : « Il y a distorsion de cet objet lorsqu'il n'y a pas de coupure, de ponctuation. Cet objet est expédié vers l'oreille mais s'il n'est pas entendu je le

perds. La voix est à considérer comme un objet qui sort de la bouche, qui peut y entrer, y rester et qui se trouve pris dans un dispositif phonatoire dont la fonction aboutit à l'émission de cet objet. La voix les mots ont à franchir la barrière des dents. Le fait de parler donne des bords à un trou. La voix utilise le corps, se manifeste au travers du corps. Le corps reçoit de l'extérieur la voix. Il est un réceptacle et alterne entre des moments de tension et de détente. L'enfant est engagé dans ce rapport. Quand la détente se produit il y a un plaisir à entendre, il se fait une inscription. »

Les séances suivantes, Elh a installe sa veste comme coussin afin d'être plus confortable. La proposition d'éprouver son corps comme un ensemble, une unité, va de pair avec une distance qui s'instaure peu à peu. Je remarque qu'elle regarde les autres et tend l'oreille lorsque je m'adresse à un autre ou à ma collègue.

Nuances dans l'écoute de ma voix, tantôt proche, tantôt lointaine. D'autant qu'une nouvelle est arriv e dont je suis la référente suscitant une inquiétude qu'elle verbalise : elle me récite les paroles d'une chanson parlant d'un enfant qui a perdu sa mère et voudrait être adopté !

Les prochaines séances autour de **la respiration** vont marquer un changement dans sa cure.

Au moment où je pose ma main sur le ventre d'Elh a pour lui faire sentir le mouvement de la respiration, Elh a se tait subitement. Elle ferme les yeux et se met à bailler.

### **Un début d'intériorité ?**

Nous allons nous rencontrer dans le silence en accordant un rythme de respiration. Je ressens un **apaisement réciproque**. Je peux rester à côté d'elle dans ce silence, tranquillement. Me vient l'image d'une plume qui voltige, d'un papillon qui s'envole.

Dominique Maz as a élaboré le concept de signifiants formels respiratoires à partir de ses rencontres avec des enfants autistes. Je la cite : « l'ajustement du thérapeute aux  v nements corporels



très délicats et presque imperceptibles dans la rencontre, aide souvent le patient à récupérer une capacité d'adresse. La dimension chorégraphique est généralement présente à l'arrière-plan de la rencontre, c'est-à-dire de manière préconsciente pour le thérapeute, mais elle peut être guidée par le partage de signifiants formels respiratoires...Il y a des liens étroits entre la respiration et l'expression de la vitalité puis de la vie émotionnelle. Ces liens font que la respiration porte souvent les traces d'expériences traumatiques, mais dès lors qu'elle est « rêvée » dans le transfert elle facilite aussi la symbolisation et la transformation de ces traces. »

Ce moment augure d'une nouvelle position pour Elh a qui va pouvoir à partir de là se laisser à une **r ev erie**, en nous tournant le dos lorsque je me relève, en fermant les yeux, en se détendant.

A une autre séance, alors qu'elle avait commencé à me raconter son cauchemar, le simple toucher l'arrête : « **je parle trop ?** » me demande-t-elle ? « **C'est difficile de respirer** ». Elh a ferme les yeux, nous restons présentes en partageant silence et respiration pour aller progressivement vers une détente. Ce « je parle trop ? » représente un **deuxième moment de bascule**. Elle s'entend enfin et se questionne sur l'effet que son rapport au langage produit sur l'autre !

Plusieurs séances autour de la respiration puis du plexus solaire vont s'enchaîner avec ce double mouvement : des éléments d'inquiétude amen es en début de séance puis l'expérience d'une écoute en silence de sa voix intérieure.

J'insiste sur cette écoute en silence. Suzanne Maiello qui a travaill e sur la précocité de l'émergence du sens différencie en 2 catégories les sens prénataux : les sens de distance comme la vue et l'ouïe, et les sens de contiguité essentiellement la tactilité et la dimension kinesthésique. Elle suggère que la voix maternelle pourrait exposer l'enfant prénatal à une première expérience d'un manque, d'une disparition et d'un ressenti d'impuissance. Dans cette alternance de présence et d'absence vocale, l'enfant pourrait faire une proto-

expérience d'altérité dans sa dimension tant gratifiante que frustrante.

Je perçois un **net changement** : nous nous rencontrons autrement, par un regard et un sourire de bienvenue, je ne ressens plus d'agacement, son discours devient fluide, avec des ponctuations. Son intonation n'est plus perchée, dans la tête, mais vient de sa base, sa voix chuchote.

C'est comme si tout cette étape autour de la respiration et du plexus solaire lui avaient permis de se centrer, et de se séparer. Un espace tiers s'est créé dans la distance spatiale. Un volume en 3 dimensions signifié par ma voix, celle des autres, et sa voix intérieure.

Elahé vient maintenant seule à ses séances. Son allure s'est modifiée, plus souple, plus coquette elle porte des bracelets, un collier, son corps se transforme... un adolescent s'intéresse à elle, des liens se tissent dans le groupe.

Lors des dernières séances, **Elhéra les utilisera à se remémorer** les solutions qu'elle avait trouvées pour se reconforter lorsqu'elle se sentait mal : par exemple, un caillou qu'elle tapotait sur son ventre, ou bien des coups de coude qu'elle se donnait dans le ventre ! Cette nécessité de se faire éprouver à travers un toucher saccadé, brutal, à travers des vibrations sonores qu'elle existait en chair et en os **s'est transformée** par le toucher de ma main, posée sur son ventre, accompagnant sa respiration en une représentation d'elle, capable de se penser, de se rêver jeune fille en devenir.

En parallèle, sa thérapeute nous raconte qu'en séance Elhéra s'est interrompue pour écrire au tableau les deux phrases qu'elle venait de dire, puis le lien qu'il y avait entre ses 2 propositions, lien dans sa tête mais qui une fois énoncé permettait de suivre le chemin de ses associations et la logique de sa pensée. Articulations entre ses pensées, adresse, échange, la relaxation aura permis ce travail : **se fabriquer un corps pour parler de soi à un autre qui pourra accuser réception de ce dire.**

**Pour conclure et ouvrir sur une discussion**, j'aimerais reprendre ce qui pour moi rendrait compte d'une spécificité du transfert en relaxation thérapeutique.

Plusieurs idées :

La fonction du corps dans le lien mère-enfant. Cette « fille-garçon manqué » qui cherche à travers ses symptômes à se construire une division subjective échoue faute d'avoir rencontré un interlocuteur « transitiviste », c'est-à-dire qui lui aurait permis de nouer un ressenti de son corps à une représentation où les mots sont accrochés au corps. La proposition de relaxation où il va être question du corps, dans un cadre thérapeutique de groupe, va lui permettre une relance de sa pensée et de sa curiosité sexuelle. Ce corps non investi comme objet de plaisir s'est rassemblé et harmonisé en un « corps pensée » à partir de notre rencontre dans des propositions de confort, de partage de rêverie et de signifiants. La singularité du transfert viendrait-elle de ce qui pourrait s'engager par le corps et pour certains, que par le corps ?

L'objet « voix » m'a interpellé également : Le dispositif de la relaxation thérapeutique en groupe avec les allers-retours du thérapeute vers un patient puis vers un autre, ou encore vers la collègue avec qui j'échange, introduit des nuances dans l'écoute du thérapeute. Voix tantôt proche, tantôt lointaine, ou silencieuse, qui participe à la construction d'un volume sonore tri-dimensionnel. Ce dispositif induirait-il un transfert sur fond de présence/absence vocale, créant du symbolique en passant du réel à l'imaginaire ?

Au cours des différentes étapes de la cure, Elhéra me fait élaborer. Si au début des séances, je ne l'entends pas comme s'il y avait une confusion entre elle et moi, la séance où je suis amenée à porter sa tête, comme si je portais ses pensées, origine pour ma part une position différente dans le transfert. Je nomme l'inconfort, prends soin d'elle et elle l'accepte.

Est-ce dont parle Freud dans son texte « L'esquisse d'une psychologie » (1895) ? Jean-Marc Benkimoun lors d'un exposé questionnait ce texte et commentait : « Autrement dit, dans un

premier temps, Bébé crie. Il ne faut pas qu'il ait affaire à n'importe qui ; il faut quelqu'un d'expérimenté qui fait attention à l'état de l'enfant. Faire attention à l'état de l'enfant veut dire que l'expérience de cet individu expérimenté va consister en premier lieu, nécessairement, à **interpréter le cri comme un signe**. C'est une des voies majeures, si ce n'est LA voie d'entrée dans le langage, puisqu'interpréter le cri comme un signe revient à faire parler Bébé. Une autre condition doit s'ajouter à celle-ci : pour l'individu expérimenté, le cri ne doit pas revêtir une signification univoque, afin que, de signe, ce cri devienne un signifiant.

Le signifiant Respiration qui court tout au long de cette cure reprend autrement ce commentaire. Du besoin vital pour un bébé de respirer, à lui de trouver sa propre respiration tout en étant accompagné pour expérimenter un état de bien-être et de détente. Elhéra qui avait commencé la relaxation en apnée fait l'expérience lorsque je pose ma main sur son ventre afin d'accompagner son mouvement de respiration d'une présence où elle est comptée par l'Autre.

*Résumé : Moments-clefs où se repère le transfert :*

*A son arrivée, je suis envahie par son corps et son discours. Confusion entre elle et moi. Elle s'agrippe elle m'agrippe je suis agrippée. Elle est parlée par les autres. Peu à peu, elle va se mettre à parler d'elle : la séance du dos, celle autour de la respiration en témoignent. Je peux prendre soin d'elle, j'accuse réception de ce qu'elle m'adresse, je me suis décalée inaugurant une séparation entre nos 2 psychismes. Je m'apaise. Elle se rencontre. Pour finir, elle se remémore son histoire « d'elle » en prenant conscience d'un corps sexué.*

*La coupure subjective s'opère avec l'entrée du symbolique par le biais des signifiants. Signifiants du protocole de la relaxation qui vient en place de tiers entre nous 2. Signifiants qu'elle crée à son tour en nouant réel du corps, ressenti, image, pensée symbolique.*

*Parole qu'elle articule afin que l'autre puisse accuser réception de son dire!*

*La spécificité de ce transfert pose la question de la fonction du corps dans le lien mère-enfant, corps non seulement imaginaire mais aussi corps de langage?*